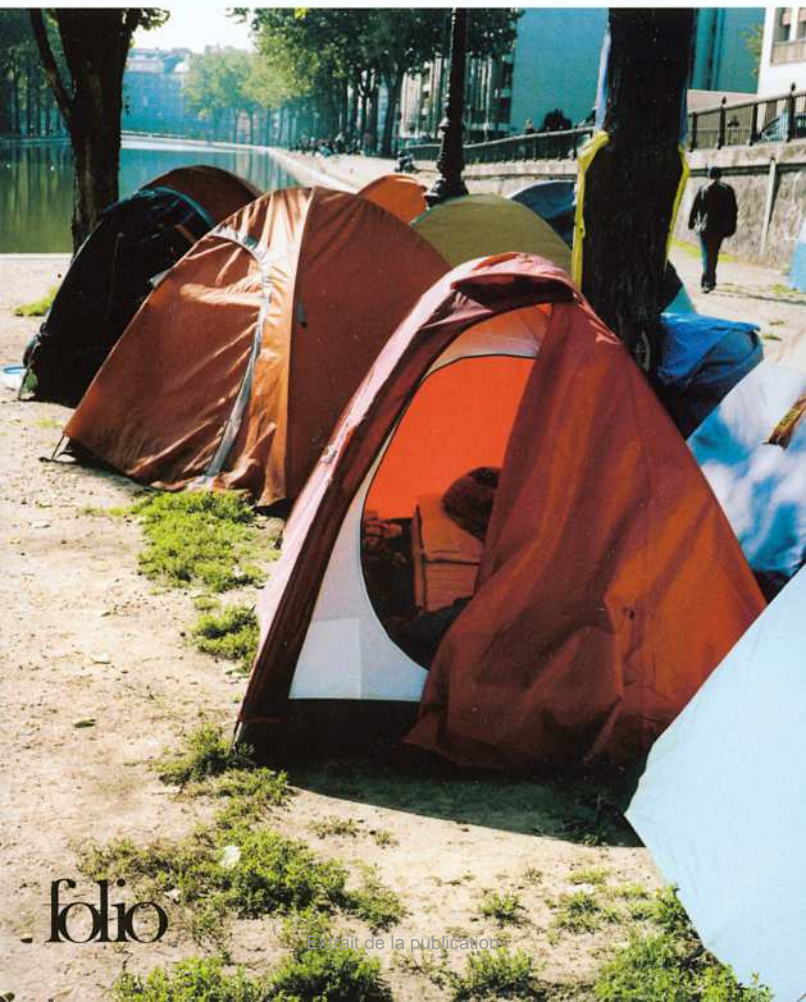


Patrick Declerck
Le sang nouveau
est arrivé



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Patrick Declerck

Le sang nouveau est arrivé

L'horreur SDF

Postface inédite de l'auteur

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2005, 2007 pour la postface.*

Extrait de la publication

Patrick Declerck, né à Bruxelles en 1953, philosophe de formation, docteur en anthropologie de l'EHESS, est membre de la Société psychanalytique de Paris. Il a publié *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, plusieurs fois récompensé, ainsi que divers articles ethnologiques et psychanalytiques sur la désocialisation, l'errance et l'alcoolisme.

Il faut tirer sur la morale.

FRIEDRICH NIETZSCHE

Novembre. La nuit tombe vite. Le froid vient. Le froid est là. Les passants, le col relevé, accélèrent le pas. Les gens de la rue, eux, le ralentissent. Chaque geste coûte. Le monde est lourd et tout mouvement est énergie. Il importe, pour durer, de s'économiser soigneusement. D'apprendre l'avarice de soi, de son corps, et de sa conscience même. Il faut hiberner. La nuit vient et avec elle l'angoisse de chaque jour, de chaque heure, de chaque instant. Survivre à l'hiver. Tenir jusqu'à Noël. Ne pas mourir gelé. Se réveiller demain...

Novembre... Les SDF, clochards et sans-abri, comme les huîtres, sont de saison. Les programmes d'hébergement d'hiver sont en place. Les officiels se congratulent. C'est qu'une fois encore, si l'on peut dire, on a eu chaud. L'administration, comme chaque année en octobre, s'est souvenue *in extremis* de l'étrange régularité saisonnière typique de notre hémisphère Nord. Cette loi d'airain

qu'il serait urgent, étant donné l'étonnant refoulement dont elle semble faire systématiquement l'objet, d'inscrire au programme de l'ENA. Pour mémoire donc : « L'hiver (comme son nom l'indique), sous nos latitudes, est généralement froid ». Non ? Si, si.

Magnanime, pour le 1^{er} novembre, on a rajouté, çà et là, quelques dizaines de lits supplémentaires. Que l'on démontera au printemps. Que l'on remontera en octobre prochain. Que l'on démontera au printemps suivant...

— Mais...

— Mais... quoi ?

— Mais alors, au printemps...

— Quoi au printemps ? Quoi au printemps ?

— Au printemps, la rue ?

— Évidemment la rue. Qu'est-ce que vous croyez ? Vous n'imaginez tout de même pas que l'on va bichonner tous ces parasites *ad vitam*. Et avec de l'argent public en plus. Logés, nourris, blanchis, chauffés... Et à ne rien faire de toute la journée ! Et quoi encore...

— Mais enfin, la rue... Réfléchissez, la rue... C'est inhumain.

— Foutez le camp ou j'appelle la police !

La soupe lentement, en de grosses marmites, chauffée et frémit bientôt. Les bénévoles, pratiquant l'humanitaire comme d'autres la bicyclette,

comptent les bols et les cuillères, remusclent de flexion en flexion leurs bons sentiments, leur compassion, leur amour enfin, et, enfin, se sentent revivre. Les voilà, jusqu'à mars, moins obscurs, moins dérisoires, moins seuls. Ils, elles, se réchaufferont un moment au malheur des autres. Prostates et ménopauses s'évanouiront, le temps d'un entracte, au profit des chancres du Prochain. Et la diarrhée du petit chat leur semblera, somme toute, bien peu de chose...

Aux quartiers généraux des organisations de bienfaisance qui souhaiteraient tellement porter un autre nom, le sourire, onctueux comme toujours, est de mise. Les budgets sont bouclés. Une fois encore, on a reçu, tardivement mais tout de même à temps, les subventions des pouvoirs publics. Crédits accordés bien entendu d'avance — comment faire autrement d'ailleurs pour assurer la paix civile, pour museler le scandale ? — mais néanmoins exigés à grand renfort d'indignations publiques savamment dosées. Être ferme et roide, comme il convient aux professionnels de la vertu. La démocratie, l'éthique et les droits de l'homme ne souffrent pas d'être bradés. C'est qu'on est sans peur, dans l'humanitaire. Et sans reproche. Et inflexible...

Inflexible, mais cependant pas trop. C'est qu'il ne faut fâcher personne. Et surtout pas les gratte-

papier dont on dépend et que l'on retrouvera, immuables et narquois, l'année prochaine... Et puis il faut être raisonnable. Et même, il serait irresponsable de ne pas l'être. Il ne nous appartient pas, après tout, de faire la révolution. Notre vocation est de changer le système de l'intérieur. Rendez à César ce qui est à César, intime fort justement la putassière sagesse du Testament chattemite...

Et puis Monsieur le ministre de l'Intérieur est venu visiter nos installations. C'est un homme très gentil Monsieur le ministre, et très simple. Pas du tout comme on croirait. C'est sûr que dans les meetings, à la télévision, les ministres disent des choses, mais il le faut bien... C'est de la politique tout ça... Mais Monsieur le ministre, on sent bien que c'est, malgré tout, un homme de cœur. Et pas fier. Même qu'il a remonté le moral à des hébergés. Il leur a promis qu'à Noël, il reviendrait les voir. Avec, peut-être, Monsieur le Premier ministre. Il paraît que ça le soucie beaucoup lui aussi, le Premier ministre, qu'il y ait des pauvres gens à la rue. Et que le président de la République, qui est si sympathique, alors, lui, carrément il n'en dort plus à cause des SDF... Non vraiment, il y a des gens très bien partout, à droite autant qu'à gauche, au fond...

Quand je pense... Moi qui n'ai jamais été bien fort à l'école et me voilà, aujourd'hui, discutant

avec le ministre. Et responsable de centre, pratiquement chef d'entreprise un peu... Ah ça, il n'y a vraiment que dans la charité...

Novembre... Les journalistes guettent le thermomètre. Attendent les premiers morts. Morts pauvres et pauvres morts, vraiment ça n'intéresse personne, mais « morts de froid » véhicule un je-ne-sais-quoi d'exotique, de surprenant, un parfum d'aventure ultime qui fait encore un peu recette...

Il est un terme journalistique amusant. C'est celui de « marronnier ». Un marronnier est un sujet de reportage écrit, radio ou télévisuel sur lequel on peut compter à date plus ou moins fixe et dur comme fer. Aussi, le marronnier lorsqu'on a un trou, un papier qui saute, un correspondant malade, un invité qui fait faux bond, c'est bien utile... Ça se replante n'importe où, un marronnier. Et le 24 décembre au JT de 20 heures, sûr qu'au menu, il y aura du clodo. Et de l'édifiant. Victime certifiée 100 %, fauchée certes, mais digne. Et cherchant, comme il se doit, du travail, mais, hélas, trois fois hélas, n'en trouvant pas... Ce qui, à la réflexion, n'a rien de bien surprenant : on ne trouve pas du travail un 24 décembre à 20 heures. Tout est fermé, sauf les restos. Et comme on n'est pas près de laisser un peut-être tuberculeux approcher de la cuisine... Increvable marronnier...

Novembre... Les vitrines des bistrots arborent des peintures naïves et transitoires. Les raisins boursoufflés de vie et de jus y sont bien violets, les feuilles de vigne resplendent d'un vert joyeux... La Saint-Beaujolais met d'accord entre eux tous les fidèles. Et de ce peuple gourmand aux lèvres grasses, de cette foule hagarde aux ventres distendus, de ces millions de visages repus et fats, aux lignes épuisées de satiété et de bêtise, de ces nez sillonnés de veinules, infimes deltas des alcools et des abus, des profondeurs glaireuses et grenat de tous ces gosiers démocratiques, s'élève un même rugissement assassin et jouisseur : « Le sang ! Le sang ! Le sang nouveau est arrivé... »

Cherchez ! Il est vrai qu'on en a un peu honte, alors on l'affiche en douce. Dans les coins. À l'ombre d'un mur éloigné. D'une colonne solitaire... Mais il existe et vous finirez par le trouver. Il est toujours quelque part, dans chaque gare SNCF, dans chaque station de métro, ce placard interdisant, entre autres, la mendicité dans « trains, gares, cours et stations ». Bien sûr, le règlement, on ne l'applique pas systématiquement. Oh, pas par largesse d'esprit, non. Simplement, son application stricte déborderait vite les énergies flicar-

dières... Alors, ce règlement, on se le garde par-devers soi. Bien au chaud. On en use à discrétion. Un peu quand ça chante. À la tête du client... L'important est que la licence juridique existe qui permette, selon l'humeur, de tolérer, d'expulser, de verbaliser.

Regardez bien. C'est un décret tout ce qu'il y a d'officiel. Il porte « sur la police, la sûreté et l'exploitation des voies ferrées ». Penchez-vous. Imprimé petit, vous lirez tantôt au-dessus du texte, tantôt en dessous, ces petits mots tranquilles : « décret du 22 mars 1942 ».

Le 22 mars 1942... Quatre mois plus tard, le 16 juillet 1942, avait lieu la rafle du Vél' d'Hiv. Et comme le hasard fait bien les choses, ce sont justement — vous allez rire ! — les bus de la RATP et les trains de la SNCF qui rendirent, en ces heures historiques, de grands services logistiques. Quant à la police française, ayons la pudeur de ne pas en parler...

— Holà, Declerck ! Qu'allez-vous insinuer encore... Confondre ce qui ne doit pas l'être... Saligaud ! « Quatre mois plus tard... » C'est quoi ça, de la provocation ?

— Non. De l'arithmétique. Simplement de l'arithmétique... Mais ce que c'est, tout de même, que d'avoir de mauvaises habitudes...

À la RATP, le « pôle humanitaire » qui organise l'aide aux SDF dépend du service sécurité. Plus qu'une idiosyncrasie organisationnelle, c'est un symptôme : celui du lien que l'on n'ose briser entre aide aux plus démunis et contrôle policier. Aussi, on y déploie en un même lieu, en un même temps des techniques de harcèlement passif des mendiants et autres indésirables, et des actions d'aide réelles et incontestables. Il fut un temps où l'angoisse d'un envahissement, d'un débordement de clodos, monta assez pour que furent étudiés plusieurs projets plus ou moins délirants tels que jets d'eau à intervalles réguliers ou décharges électriques décourageantes, pour réveiller les dormeurs éventuels. S'il ne fut jamais sérieusement question de les mettre en pratique, techniquement, cependant, on envisagea de telles paranoïaques « solutions ». C'est dire la terreur suscitée par ces classes dangereuses...

Il faut dire aussi que l'on finit, tout bêtement, par trouver plus simple : les bancs à partitions latérales excluant toute possibilité de s'allonger, ou, plus radicales encore, les barres inclinées qui empêchent de s'asseoir, permettant simplement d'appuyer les fesses. Voilà ce qui s'appelle de l'élégance : solutions efficaces et bon marché. Une petite vio-

lence tellement insidieuse qu'elle en passerait presque inaperçue. Le tout d'un politiquement correct apparemment irréprochable... Ah, les cochons !

Il est vrai qu'à la RATP — comme ailleurs, comme partout — on est bien embarrassé. C'est qu'il faut louvoyer entre deux scandales qui, toujours, guettent : celui de l'apparente et inhumaine brutalité et celui de la trop visible et odieuse anarchie. D'abord, il y a les « usagers », valeur éthique suprême du service public. Évidemment, entendons-nous bien, il y a public et public... Ça écrit beaucoup un usager, ça vocifère, ça râle, ça se plaint, ça se distrait à se tripoter un peu, en commençant des lettres par « *Monsieur le directeur...* ». Alors, il faut satisfaire aux voix populaires. Réserver les couloirs du métro aux contribuables avérés. Et virer les paumés. Mais attention, proprement. C'est que c'est vicieux, une foule. Et incertain. On peut jamais faire confiance. Les braves gars préposés au ramassage (pardon ! « recueil »), au « recueil des personnes sans abri », s'en plaignent. Écoutons-les...

Tenez, par exemple, vous Monsieur Machin, agent Truc... Et, entre parenthèses, cette moustache vous va à ravir. Si. Si. Permettez... Je le pense. Alors, dites-nous...

« Ben ça ! Les mêmes voyageurs qui écrivent pour gueuler qu'il y a trop de clodos, que c'est

plus possible, qu'on est plus chez soi, pas tranquilles, marre des mendiants qui importunent... Les mêmes ! Les mêmes se permettent des commentaires, s'ils vous voient — comment dire ? — inviter de manière oh ! peut-être un rien musclée, enfin quoi, physique... quelques indésirables à quitter la station... Ah, c'est tout de même bien malheureux. On peut plus travailler convenablement... Pourtant, y a pas à chercher midi à quatorze heures. Y a pas à poétiser. Ils l'ont ou ils l'ont pas leur titre de transport ? Hein ? Non. Bon, alors...

En plus qu'on n'est pas méchant. On leur propose toujours de les amener à Nanterre¹, s'ils veulent... Y en a qui veulent pas, c'est leur problème... Mais, nous, finalement, on leur veut que du bien. Évidemment, il faut pas qu'ils nous cassent trop les couilles non plus. Il faut quand même savoir se faire respecter aussi. C'est un autre problème... Bon, on entend dire parfois qu'il y aurait des... heu... des débordements... Chez

1. Centre d'accueil et de soins hospitaliers (CASH) de Nanterre. À l'origine un « dépôt de mendicité » créé en 1887. Aujourd'hui, un hôpital général ouvert à tous publics, un centre d'accueil de long séjour, une maison de retraite, un centre d'hébergement et de réinsertion sociale et le Centre d'hébergement et d'assistance aux personnes sans abri (CHAPSA) qui reçoit les SDF amenés par la police et les services de la RATP.

nous, à la BAPSA¹, dans les équipes de sécurité, chez les surveillants à Nanterre... Ouais, il faut replacer ça dans son contexte. D'abord si ça arrive, et je dis bien *si* ça arrive... D'abord, c'est pas tous les jours. Ensuite, on peut pas demander à tout le monde non plus de se contrôler tout le temps. On a quand même ses réflexes, hein... Quand on se fait traiter d'enculé, de pédé, nique ta mère et compagnie, hein... On est quand même un homme. Personne n'est parfait non plus...

Et puis d'ailleurs, on est surveillés nous aussi. Faut pas imaginer qu'on n'est que des cow-boys qui peuvent faire n'importe quoi... Et si un mec se fait tabasser, il peut porter plainte. Ça s'est déjà vu. Évidemment, on n'a pas notre nom marqué sur l'uniforme, alors pour identifier un individu précisément... Bien sûr, il y a l'équipe. On peut savoir que tel jour, telle équipe était à tel endroit... Mais il faudrait que les collègues mou-chardent... C'est pas si facile. Moi, je suis pas, vraiment pas, pour la violence, mais après il faut continuer à travailler avec les collègues vous comprenez ? C'est pas facile...

1. Brigade d'assistance aux personnes sans abri, service de la Préfecture de Police, créée en 1955. Elle a pour mission de ramasser les SDF dans Paris et de les amener à l'hôpital de Nanterre.

Faut dire que les plaintes sont rares. Ils savent pas comment faire. Remplir des papiers, tout ça, c'est pas leur truc. Et puis, il y en a même qui ont un peu peur aussi. Des fois qu'on les retrouverait... Et dans le milieu forcément, on se recroise toujours un jour ou l'autre...

De toute façon, à part un ou deux collègues qu'on connaît et qui ont toujours des problèmes, ça se passe à peu près bien avec tout le monde. C'est vrai parfois, il y en a, j'en ai connu, l'un ou l'autre qui aime ça, taper. Mais bon, c'est vraiment une toute, toute petite minorité. Même pratiquement l'exception qui confirme la règle. C'est qu'ils sont pas faits pour ce métier. Et en général, ils restent pas longtemps. Quelques années, pas plus... »

Hoi polloi, disait Platon. Les plusieurs. Les multiples. La masse... Le peuple, cette merde. Les mêmes qui condamnèrent Socrate. Qui le condamnent encore. Qui le condamneront toujours. Ici. Ailleurs. Partout... Et avec la même tranquillité, la même aisance, la même certitude. Toujours aussi cons. Toujours aussi contents... Ça ne connaît pas le doute, le peuple. La nuance, la finesse, la distinction, la logique, qui sont, en somme, comme la courtoisie de la pensée, il connaît pas,

147774

Patrick Declerck
Le sang nouveau
est arrivé



Le sang nouveau est arrivé Patrick Declerck

Cette édition électronique du livre
Le sang nouveau est arrivé de Patrick Declerck
a été réalisée le 16 avril 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070342976 - Numéro d'édition : 147774).

Code Sodis : N53017 - ISBN : 9782072473197
Numéro d'édition : 243989.